

« Présentation »

François Paré

Études françaises, vol. 33, n° 2, 1997, p. 3-6.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036063ar>

DOI: 10.7202/036063ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

FRANÇOIS PARÉ

« C'est ainsi, peut-être, que l'on passe le seuil... »

Au moment où cette idée de l'ordinaire a surgi pour la première fois, par hasard, au sortir d'une lecture du poète acadien Gérald LeBlanc, le sujet m'a paru relativement banal. N'était-il pas plutôt simple – simpliste, peut-être – de parler de l'ordinaire ? Qu'arrive-t-il à la simplicité lorsque, dans l'emprise du regard analytique, elle est décrite de manière complexe ? Disparaît-elle, occultée par l'indéniable puissance idéologique des langages complexes ? Ou son souvenir persiste-t-il au sein de nos cultures, dans tous nos travaux d'élucidation, comme une nostalgie toujours un peu naïve et embarrassante d'un état premier ayant précédé le langage ?

En même temps, il m'apparaissait clairement qu'une part importante de la poésie contemporaine, autant en Europe qu'en Amérique, était vouée à la recherche sporadique, mais tenace, des formes multiples du simple : transparence supposée de l'objet décrit, dénuement syntaxique et lexical, oralité refus de l'institution sociale, subjectivité. Venaient immédiatement à l'esprit les noms de nombreux poètes marqués par l'ordinaire : André Breton, Jules Supervielle, Jean Follain, Federico García Lorca, Giuseppe Ungaretti, Gertrude Stein, Paul Fort, Jacques Réda, Pablo Neruda, William Carlos Williams, Octavio Paz, et plus près de nous, Jacques Brault, Gérald Godin, Nicole Brossard, Patrice Desbiens, Gérald LeBlanc, Roger Des Roches et combien d'autres.

Cela dit, quelle était donc la grammaire qui, apte à normaliser le simple, pouvait conceptualiser cette poétique contemporaine de la quotidienneté, de l'ordinaire, de l'évidence, cette construction en fin de compte de l'habitude et de la

transparence ? Cette grammaire, si tant est qu'elle ait pu faire l'objet d'une description systématique, appartenait-elle au langage poétique lui-même, trame alors déposée sur l'inintelligible réalité des choses, ou à l'objet dans son irréductibilité, fulgurant, dénudé, parfaitement élucidé ?

Si tous et chacun s'entendent sur l'existence d'une telle poétique, rares sont pourtant les lieux critiques qui tentent d'en rendre compte. En effet, une fois nommé et reconnu, le simple ne tarde pas à s'opacifier, à échapper curieusement à l'analyse produite par le langage. Nous sommes alors pris d'un étrange désir de protéger ces lieux apparents de simplicité et de transparence du réel, en les soutirant à un regard analytique qui mettrait en danger leur merveilleuse intelligibilité. Dire que le simple ne nous intéresse pas serait certes bien peu sincère. Tous les jours, dans nos gestes les plus coutumiers, nous cherchons à rompre les réseaux de complexité dans lesquels nous semblons empêtrés à tout jamais. La complexité, autant que la nostalgie du simple ordinaire des choses, constituent l'articulation même de notre présence quotidienne au monde.

Il n'y a pas de doute que, depuis Baudelaire, il a pu s'écrire une esthétique du poème qui vise à atteindre, de façons très diverses, une sorte de langage direct, idéologiquement transparent, motivé par sa très forte résistance à tout ce qui est complexe, jusques et y compris au langage lui-même. Jonathan Culler a déjà noté l'émergence d'une telle textualité à la « familiarité diffuse », texte où est posée métaphoriquement une sorte de clarté essentielle, une intelligibilité inhérente¹. Cette intelligibilité est fondée sur une construction imaginaire du « monde réel » et de l'univers culturel du partage sur lequel s'érige toute communauté. Un tel espoir de fracturer les masques et masques du langage peut-il être fondé ? C'est là plutôt, dans nos cultures actuelles, me semble-t-il, la persistance d'un vieux désir cartésien que le cartésianisme, récupéré par la science moderne, n'a jamais pu satisfaire, une lueur nostalgique qui traverse toute l'écriture occidentale : celle d'enfin mettre en doute la nécessité de l'algèbre, de la lettre, de la syntaxe, de l'analytique, du critique, et d'ainsi libérer le monde de l'oppression du sens.

En même temps, nous sommes habités par un profond désir du complexe. Depuis toujours, nous nous laissons volontiers accueillir dans les jeux labyrinthiques du langage. En fait, la littérature est devenue, depuis le milieu de ce siècle, l'exercice même où se donne à voir la complexité ritualisée de notre rapport au réel et de son déchiffrement au jour le jour. De cette première forme de relation privilégiée entre le complexe et le

1. Jonathan Culler, *Structuralist Poetics : Structuralism, Linguistics and the Study of Literature*, London, Routledge, 1975, p. 140-141.

simple, presque tous les textes du présent numéro d'*Études françaises* font état. Chez les uns, il s'agira avant tout de l'exercice tout à fait délibéré d'une transparence à partir de l'établissement de rapports ritualisés avec les objets, les êtres, les paysages. Non seulement le poète s'imaginera-t-il absent dans le regard nié qu'il porte aux choses, mais il trouvera en elles une fraternité qui confirmera son parti pris de l'ordinaire. Tout cet exercice de la transparence répond à des exigences esthétiques précises qu'il convient non seulement de noter, mais aussi d'élucider.

Cependant, un second ordre de définition s'impose à la recherche de l'ordinaire. Dans « Les signes en rotation », Octavio Paz évoquait une sagesse nouvelle de la poésie. Pour Paz, la poésie en était appelée à se situer politiquement, incapable de se détacher des lieux fervents de l'action communautaire. La poésie fleurissait « au milieu des querelles et des alliances éphémères » ; elle devait assumer entièrement son enracinement historique et son engagement dans le « mouvement révolutionnaire », seul signe, écrivait Paz, de la modernité, seul signe d'une « production collective » du langage à laquelle il était impensable de renoncer². En même temps, Paz niait à toute poésie la capacité d'établir un rapport dialogique avec l'autre. C'était justement dans la négation de l'altérité que devait se fonder une poésie capable de produire les lieux communs, les signes de l'ordinaire sur lesquels s'appuierait le travail humain.

L'œuvre d'Octavio Paz est exemplaire d'une pratique particulière de l'ordinaire, non pas celle de la simplicité supposée de la phrase poétique elle-même (écrire avec simplicité), mais celle de l'engagement politique envers un exercice communal — démocratique ? — de la poésie. Il est évident que, dans l'espoir qui l'anime d'inscrire l'expérience du poème dans le quotidien de ceux qui sont foncièrement démunis, privés de langage, Paz, le Mexicain, n'est guère différent d'un grand nombre de poètes contemporains influencés par la situation coloniale, tant en Amérique qu'en Afrique. Dans l'entrevue que nous reproduisons dans ces pages d'*Études françaises*, Charles Bernstein tente de mettre en rapport les deux formes les plus prégnantes de l'ordinaire dans la poésie actuelle : deux formes de résistance, l'une à la complexité idéologique du langage lui-même, l'autre à la complexité esthétique d'une poésie métropolitaine jugée inaccessible. Dans les deux cas, le désir de renoncement à la complexité est l'expression d'une résistance, d'une lutte

2. Octavio Paz, « Los signos en rotación », dans *Los signos en rotación y otros ensayos*, prologue et choix de textes de Carlos Fuentes, Madrid, Alianza Editorial, 1971, p. 311-314.

acharnée contre l'histoire des formes poétiques et en fin de compte contre l'histoire des dominations dans son ensemble.

Mais il y a aussi un troisième versant de l'ordinaire. Il est possible que, comme chez Yves Bonnefoy, par exemple, toute cette question de l'ordinaire trouve son sens dans l'expression simple de la subjectivité. Réaction encore ici à la pensée cartésienne, car la subjectivité est, dans ce cas, non pas une régression vers l'origine en soi, mais une démarche entêtée vers l'étrangeté réelle de l'autre. « Il s'ensuit, écrit Bonnefoy, que lutter contre les leurres en nous de l'universelle écriture, les critiquer, les dénouer un à un, refuser en somme de dire « moi » au moment même où le « Je » s'affirme, c'est, tout négatif que cela paraisse, aller déjà vers le lieu commun³. » Troisième visage de l'ordinaire, la production d'une subjectivité « en dérive vers l'autre » ramène toutefois à la voix commune, la voix de partage à laquelle semble toujours liée la question du quotidien.

« La parole est au dormeur, disait assez curieusement André Breton, au dormeur qui est étendu sur chaque blessure⁴. » Et ce dormeur, porté en triomphe par la foule hébétée, s'attache à faire la conversion des choses en langage : il est maître de la disparition, de la substitution. Nous lui lançons « quelques mots suppliants » ; nous voudrions qu'il nous convie enfin à la « clairière » où chaque jour, sur le point de prendre la parole, il se contente de disparaître « sans paraître glisser le moindre message sous aucune de nos ailes⁵. » Or, à l'inverse, un revers des choses se laisse sans doute concevoir, une mystification de l'ordinaire. Cette pensée n'appartiendrait pas au dormeur. La lecture de Patrice Desbiens ou de Philippe Jaccottet ne nous autorise pas à le penser. L'ordinaire, sa transfiguration, pour reprendre un terme utilisé ici par Jean-Pierre Bertrand, ne se produirait que dans l'exercice de la veille, une pratique de l'attente, de l'observation. « C'est ainsi, peut-être, que l'on passe le seuil... » écrira Philippe Jaccottet en parlant de son regard tourné vers la montagne abrupte et cherchant, comme par enchantement, le ciel ouvert.

3. Yves Bonnefoy, *La Présence et l'Image*, Paris, Mercure de France, 1983, p. 50.

4. André Breton, « Poisson soluble II, n° 42 », *Œuvres complètes*, I, édition établie par Marguerite Bonnet, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1988, p. 554.

5. *Ibid.*, p. 555.